

Des forêts et des hommes (5)

Représentations, usages, pratiques

AGRICULTURE SUR ABATTIS-BRÛLIS

Idées reçues, logiques et réalités contemporaines

L'agriculture itinérante sur brûlis est essentiellement pratiquée en zone tropicale humide, dont les écosystèmes sont composés pour partie de forêts denses et de forêts claires. Selon les sources, elle concerne de 300 à 500 millions d'individus et se pratique sur près de 2 500 millions d'hectares. C'est sans conteste le mode d'exploitation des terres le plus répandu de la zone intertropicale.

Cette agriculture se décompose en plusieurs phases : (i) défrichage d'une portion de forêt (débroussaillage et/ou abattage) ; (ii) brûlage des débris végétaux ; (iii) culture du terrain pendant une période généralement brève allant de 3 à 5 ans ; (iv) mise en jachère pendant une période généralement longue (5 à 15 ans). L'agriculture itinérante sur brûlis alterne période de culture et période de régénération forestière. Ce n'est donc pas une agriculture permanente.

Une agriculture certes ancienne, mais pas passéiste

L'agriculture itinérante sur brûlis a toujours été perçue comme étant un système agricole simple voire archaïque. Dans leurs écrits, les agronomes l'ont longtemps assimilée à de la cueillette, rapprochement péjoratif de notre point de vue, car suggérant une attitude passive, voire prédatrice du milieu. L'agriculture est généralement vue comme une transition technologique majeure dans l'histoire de l'humanité, permettant à l'homme de «produire» sa nourriture tout en s'affranchissant de la nature. D'une telle appréciation découlent deux constats :

- Les sciences agronomiques ont pendant longtemps véhiculé une représentation négative de l'agriculture itinérante sur brûlis. L'appellation même de culture «itinérante» suggère l'idée de vagabondage cultural, s'accompagnant nécessairement d'un gaspillage du milieu ;
- L'agriculture itinérante sur brûlis est décrite par ses absences : agriculture extensive dont l'outillage est limité et rudimentaire, absence de préparation et d'entretien du sol, inexistance d'intrants, taille réduite des unités de production, structure sociale faiblement structurée, etc. Cette manière de caractériser ces systèmes agricoles traduit une intention d'en souligner le côté sommaire et dépassé, et de justifier le fait que les sciences agronomiques se soient si peu penchées sur ce type d'agriculture.

Ainsi, les principaux écrits qui font autorité dans la description de cette agriculture sont le fait d'anthropologues, qui ont été les premiers à comprendre que les recherches sur l'agriculture itinérante sur brûlis se doivent de passer par l'étude des interrelations «milieux-sociétés» tant dans leurs dimensions biologiques, sociales, culturelles, économiques, qu'écologiques.

Le clairiérage : une perturbation proche du chablis naturel

L'agriculture itinérante sur brûlis est une agriculture de clairiérage, donc consistant à abattre une portion de forêt. Cette destruction du couvert forestier est souvent interprétée comme le préambule à une déforestation irréversible. C'est oublier que la forêt assure son entretien par un mécanisme de clairiérage naturel : le chablis, trouée forestière provoquée par la chute d'un arbre sénescant, constitue le principal moteur du renouvellement constant de l'écosystème. Il est à l'origine de sa structure en mosaïque, faite d'une juxtaposition de micro espaces qui composent la richesse biologique de l'ensemble. Vu sous cet angle, le clairiérage à des fins agricoles n'est nullement «contre-nature», dès lors qu'il est temporaire, dynamique et que la taille des parcelles exploitées (en moyenne 0,5 ha) est du même ordre que celle d'une perturbation naturelle. Mettant à contribution le potentiel naturel de cicatrisation de la forêt, l'agriculture itinérante sur brûlis participe à l'entretien de la forêt.

Réciproquement, la régénération forestière fait partie intégrante du système d'agriculture itinérante sur brûlis, ce qui permet d'en souligner une autre caractéristique forte : l'agriculture itinérante sur brûlis est un système agricole «auto-régénérant». Quoi de plus «sophistiqué» qu'un système qui perdure justement sans apport du moindre intrant extérieur ?

Agriculture autochtone vs agriculture de migrant

La rentabilité économique n'est toutefois pas totalement absente des logiques de production de certains agriculteurs. C'est notamment le cas des paysans migrants qui, de plus en plus nombreux, progressent en forêt à la faveur de l'effet lisière (ouverture d'une piste d'exploitation forestière par exemple). Ces paysans, généralement étrangers à la zone, ont souvent fuit la pauvreté ou recherché l'appât du gain. Ils pratiquent une agriculture qualifiée de pionnière, peu soucieuse des conséquences que cette exploitation passagère aura sur le milieu. Les motivations et les méthodes de ces migrants tranchent avec celles des agriculteurs autochtones. Ceux-ci pratiquent une agriculture qualifiée d'intégrale, dans le sens où le système agricole est fondé sur un mode de vie ancestral, permanent, étendu à la communauté, autonome et ancré dans la culture. Les superficies défrichées dans le cadre d'une agriculture de migrants sont 20 à 50 fois supérieures à celles de l'agriculture itinérante sur brûlis. Des défrichements de cette ampleur sont en rupture totale avec l'analogie du chablis naturel. Néanmoins, les détracteurs de l'agriculture itinérante sur brûlis prennent rarement la peine d'effectuer cette distinction.

Une agriculture bouc-émissaire face au recul des forêts

La superficie des forêts diminue, la population humaine croît, les pressions sur les écosystèmes, leurs ressources et la biodiversité vont de même. Tous ces phénomènes contribuent à la dégradation des forêts et à la difficulté croissante de ces agricultures traditionnelles à couvrir les besoins alimentaires locaux. Au cours des dernières décennies, plusieurs organisations, dont la FAO, ont été à l'origine de la dénonciation de l'agriculture itinérante sur brûlis, même si l'appréciation a été corrigée depuis. Pour ses détracteurs, 70 % de la déforestation en Afrique, 50 % en Asie et 35 % en Amérique latine, sont imputées à l'agriculture itinérante sur brûlis, à laquelle on reproche d'appauvrir et d'éroder les sols. Parce que 5 % de la population mondiale exploite grâce à l'agriculture itinérante sur brûlis 30 % de la surface agricole exploitable, on estime de façon audacieuse et non démontrée que l'agriculture itinérante sur brûlis gaspille la terre et les ressources.

Le grand public, mal informé sur cette forme ancienne d'agriculture, s'imagine une coupe à blanc, faisant table rase de toute végétation ligneuse, telle qu'elle se pratique dans les futaies européennes. L'amalgame entre «déforestation» et «désertification» est continu et stigmatisé comme tel. Il est une émanation de l'histoire de l'agriculture européenne, sur laquelle s'est forgé notre imaginaire collectif.

La stabilité et la durabilité de l'agriculture itinérante sur brûlis sont remises en cause lorsque la disponibilité en terre agricole par habitant diminue. Les agriculteurs doivent compenser cette diminution par un allongement excessif de la durée de mise en culture ou une diminution de la durée de mise en jachère. La réduction de la disponibilité en terre agricole par habitant est causée par une forte baisse en surfaces agricoles disponibles, ou par une augmentation de la population, ces deux causes pouvant se produire simultanément. Les processus à l'origine de ces causes sont bien connus et sont souvent à rechercher très loin des communautés paysannes qui sont pointées du doigt : privatisation des ressources, spéculation sur la terre, incitations fiscales pour une conversion des terres, politiques gouvernementales de tenure foncière, projets de «développement» et de conservation, programme de déplacements de populations, conflits armés. Ainsi, beaucoup des mécanismes à l'origine de l'inadéquation de l'agriculture itinérante sur brûlis sont à imputer aux politiques gouvernementales et internationales. Ce n'est pas l'agriculture itinérante sur brûlis en tant que telle qui doit être mise en cause, mais sa difficulté à s'ajuster à des choix politiques qui l'ont d'emblée condamnée et à s'adapter aux changements brutaux.

Une agriculture qui intègre les processus naturels

C'est une réalité, les paysans qui sont à l'origine de ces systèmes agricoles vont devoir s'adapter. Mais ce n'est pas la première fois qu'ils auront à le faire. Repenser l'agriculture itinérante sur brûlis comme

partie intégrante de l'histoire évolutive des forêts et non plus comme une amputation de ces dernières se révèle une conversion intellectuelle difficile, mais nécessaire. Car c'est là que réside la force de ces systèmes agricoles : c'est parce qu'elle repose sur les processus écologiques naturels que l'agriculture itinérante sur brûlis participe dans bien des cas aux dynamiques de biodiversité.

L'agriculture itinérante sur brûlis est le plus souvent indissociable des autres activités de production que sont la chasse, la pêche et la collecte. Ces activités ne sont pas simplement juxtaposées, elles interagissent. Les agriculteurs sur brûlis ne sont jamais des agriculteurs stricts. Ils optent pour des stratégies à niches multiples où le sous-système agricole n'est qu'une composante d'un système de production plus généralisé, qui se révèle plus stable et plus résilient.

La fonction essentielle du libre arbitre culturel

L'agriculture itinérante sur brûlis accompagne les processus naturels, sans chercher à les subordonner. Sans ce « pacte » liant l'homme à la forêt, point de durabilité. La diversité des systèmes à travers le monde nous invite à insister sur l'étendue des choix qui s'offrent aux agriculteurs forestiers. En conséquence de quoi, la capacité d'une agriculture itinérante sur brûlis à répondre aux changements est accrue lorsque la stratégie mise en œuvre n'est qu'une option sélectionnée parmi un éventail étendu de possibilités.

Une société qui a le choix est une société dotée d'un fort potentiel adaptatif. Les acteurs du développement ont tendance à considérer que ce libre arbitre fondé sur la culture, la coutume ou les croyances, est un frein au développement et un obstacle à contourner. Nous défendons le point de vue contraire : une société qui sait donner libre cours à ses choix, et qui sait les ajuster aux changements, sera d'autant plus réceptive aux alternatives qui pourraient lui être proposées.

Auteurs : **Stéphanie Carrière, Edmond Dounias**



Qu'est-ce qu'une forêt ?

Les habitants
de la forêt

Représentations,
usages, pratiques

Politiques et
dynamiques forestières

Coordination générale :
Catherine Fontaine

Conseillers scientifiques :
Geneviève Michon
Bernard Moizo

Conception graphique :
Pascal Steichen



Année internationale
des forêts 2011
Des forêts pour les hommes

Des forêts et des hommes



Nature menacée ou forêt des hommes ? : Pour une lecture humaniste des forêts

Après 2010 - Année Internationale de la Biodiversité, l'ONU a proclamé 2011 Année internationale des forêts.

Cette initiative montre combien les forêts sont devenues l'objet de l'attention du monde entier et pas seulement des pays qui les habitent. L'enjeu forestier est mondial : les forêts couvrent un tiers de la surface du globe et abritent près des deux tiers des espèces animales et végétales recensées ; leur rôle est essentiel dans la régulation du climat ou dans l'atténuation des impacts du changement climatique. Malgré les recommandations successives pour une meilleure gestion des forêts menacées (Rio 1992, Nagoya 2010), les forêts tropicales et boréales continuent à perdre du terrain alors que les forêts d'Europe progressent, mais parfois aux dépens de paysages agricoles centenaires.

Nature menacée ou forêt des hommes ? >>

Contact auteurs :

Geneviève Michon

Bernard Moizo

Liens utiles

Texte intégral en
PDF

